

Centenaire de la Grande Guerre

Les femmes et la Grande Guerre à Charleville

Les dures années de l'occupation nazie ont éclipsé dans nos mémoires celles que les Ardennes ont connues pendant la Grande Guerre. Les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale nous donnent l'occasion de porter un éclairage particulier sur le sort des femmes.

Les Ardennes sont le seul département des régions envahies par les Allemands qui a subi le joug de l'occupant pendant plus de quatre années sur la totalité de son territoire.

Longue et meurtrière, la Grande Guerre est pour les hommes souffrance et traumatisme. Pour les femmes, elle signifie la douleur des séparations et des morts, et l'obligation d'assumer seules les responsabilités familiales ; les oubliées de l'Histoire, victimes et résistantes, méritent qu'on se souvienne d'elles.

L'exode

À partir du dimanche 23 août, des réfugiés belges arrivent dans les Ardennes. Il s'ensuit un exode de nombreux Ardennais dans des conditions difficiles. Dans la nuit du 25 au 26 août 1914, une bonne partie de la ville de Charleville se vide. Les femmes, enfants et vieillards vivent un calvaire. Le Docteur Lapierre témoigne : « *Il nous est impossible de décrire les difficultés que nous eûmes à surmonter : passage continu de troupes et de convois, ponts détruits, chariots embourbés, renversés ou brisés, passages de cours d'eau, bestiaux fatigués, femmes, vieillards et enfants malades* ». Lors de l'invasion, les femmes sont les premières victimes de la barbarie.

Le 10 décembre 1915, *La Gazette des Ardennes* informe la population que des personnes indigentes non suspectes, surtout des femmes et des enfants, seront autorisées à quitter les Ardennes pour se rendre en France non occupée. Un train part de Charleville le 15 décembre 1915, l'opération est renouvelée en 1916 et 1917 (des évacuations identiques ont lieu à Sedan). Au total, 2000 femmes, enfants et vieillards quittent le département. M^{me} Docquin, épouse du rédacteur du *Courrier des Ardennes*, quitte Charleville le mardi 14 décembre 1917, elle raconte : « *J'ai trop souffert pour n'être pas toute à la joie de me*

dégager enfin de l'entrave maudite, toute à la pensée de retrouver [...] cette France à laquelle, je voudrais crier la hâte qu'à l'Ardenne de secouer le joug qui l'en sépare ». Ces femmes reçoivent des soins donnés par des œuvres de charité. D'autres sont moins chanceuses, un train quitte Charleville le 30 décembre mais est aiguillé vers la Belgique, beaucoup de femmes s'échappent et regagnent leur point de départ.

Une vie difficile

Une habitante de la place Ducale a tenu un journal tout au long des quatre années de la guerre. Le 24 octobre 1914, elle écrit : « *...on fait toujours la queue chez les boulangers, quelquefois pendant plus d'une heure, on attend que le pain cuise, on l'enlève bouillant, certains se battent pour passer avant les autres et finalement beaucoup repartent sans pain* ».

Le travail obligatoire

Celles qui restent, les bouches affamées, mais utiles, doivent répondre, dans leur grande majorité, au travail forcé. Les femmes ne sont pas épargnées par la réquisition et connaissent les mêmes étapes que les hommes : convocations individuelles transmises par la mairie pour un travail local ou éloigné, mobilisation générale après revue d'ensemble accompagnée de visites médicales : « *Les femmes de quarante-cinq à soixante-cinq ans ont été visitées, déshabillées, par la commission médicale, et il faut être bien malade pour être exemptée* », raconte une habitante.

Si à la campagne, les femmes et les jeunes filles sont employées aux travaux agricoles et forestiers, à Charleville, les plus durs travaux sont aussi réservés aux femmes qui viennent des quatre coins du département pour casser des cailloux, empierrer les routes, creuser des rigoles, entretenir les voies ferrées... et cela dix heures par jour. Elles sont aussi réquisitionnées pour entretenir les matériels des soldats allemands, par exemple pour réparer les casques.

Comportements face à l'occupant

Les attitudes des femmes sont fort différentes. Chez certaines, c'est le désarroi, le découragement ou la résignation, surtout quand la vie devient dure et l'occupation inter-



Allemands et femmes françaises à Charleville

Rue Jean-Paul Beugnot

Jean-Paul Beugnot est né le 25 juin 1931 à Schiltigheim (Alsace), il est l'un des grands noms du basket hexagonal au XX^e siècle.



Coll. L'Ardennais.

L'Étoile de Charleville

Après avoir évolué aux Pierrots de Strasbourg et chez les Bleus de Bar-le-Duc, il rejoint l'Étoile de Mézières (qui devient l'Étoile de Charleville en 1958). Du haut de ses 2,07 m, il évolue au poste de pivot.

Il permet au club d'atteindre le niveau national en remportant deux titres de champion de France, en 1958 et en 1959. En 1963, il obtient la distinction de meilleur marqueur de Nationale 1. Lors de sa dernière saison dans cette division, il marque en moyenne 20,2 points par rencontre. Il a alors 36 ans.

L'équipe de France

En 1951, il débute en équipe de France face à la Yougoslavie. Il participe aux Jeux olympiques à Helsinki en 1952 puis au Championnat du monde de 1954 qui se déroule au Brésil. Jean-Paul Beugnot participe à ses deuxièmes JO à Melbourne. Lors de la rencontre face à l'Uruguay, Jean-Paul Beugnot, qui réussit 17 points, est victime d'un K.O. Il dispute sa dernière compétition sous le maillot tricolore au Championnat d'Europe 1961 à Belgrade. Jean-Paul Beugnot totalise 98 sélections de 1951 à 1961.

La reconversion associative

Sa carrière de sportif de haut niveau se termine en 1967, il s'engage alors dans une carrière d'entraîneur puis de dirigeant. Il prend la direction de l'équipe première du club de Châlons-sur-Marne. Jean-Paul Beugnot permet à « L'Espé » d'accéder à la Nationale 2 en 1987, à la Nationale 1B en 1990, et de rejoindre le Championnat de Nationale 1A en 1992. Parallèlement, il préside jusqu'en 1998 l'ADELPA (Association de Développement des Loisirs de Plein Air) qui permet, chaque année, à près de 1 800 enfants de l'agglomération châlonnaise d'accéder à un nombre très varié d'activités sportives ou culturelles.

Installé dans le sud

À partir de mai 2000, il préside le comité de l'Hérault de basket-ball. Ses deux fils aînés Eric et Grégor ont tous deux été sélectionnés en équipe de France de basket-ball dans les années 70 et 80, avant d'entraîner à leur tour plusieurs clubs de Pro A. Jean-Paul Beugnot décède le 7 février 2001 à Montpellier. Pour lui rendre hommage, la ville de Châlons-en-Champagne a donné son nom à l'une de ses rues.

Jérémy Dupuy

Société d'Histoire des Ardennes

Source : Claude Lambert, « Ardents Ardennais » Charleville-Mézières, Terres Ardennaises, 1993, 160 p.



Remise en état des casques par les femmes réquisitionnées à Charleville

minable. De là à se compromettre avec l'occupant, il n'y a qu'un pas que franchissent des femmes pour une situation meilleure ou par appât du gain. D'autres, au contraire, refusent une telle situation et résistent aux ordres au péril de leur vie.

Femmes faibles ou mauvaises femmes ?

Comme toute armée d'occupation, l'armée allemande organise la prostitution, multipliant les maisons de tolérance et « encartant » les filles car les Allemands sont obnubilés par le péril vénérien. Le Kronprinz, qui est installé à Charleville, collectionne les aventures galantes, multiplie ses randonnées nocturnes dans les maisons closes de Charleville et installe le nouveau Sans-Souci dont M^{me} Claudot est l'ineffable fournisseuse. M. Leduc, dans ses souvenirs, se rappelle le libellé d'une affichette écrite à la main et apposée sur les murs de Charleville : « Mai 1915 : Les femmes honnêtes de Charleville sont indignées de la conduite d'un trop grand nombre de jeunes filles, qui, sans

souci de leur dignité de Françaises, n'ont pas honte d'avoir avec nos ennemis des conversations badines, inconvenantes et licencieuses [...]. Honte aux indignes ! Vengeance aux Judas ! Malheur aux prostituées ».

Les patriotes

D'août 1914 à janvier 1915, le personnel de l'École Normale de filles organise une ambulance dans les locaux de l'établissement. Elle est co-dirigée par un médecin de Charleville et un médecin allemand. Le personnel infirmier est constitué des institutrices et élèves. Plus de 150 Français sont soignés bénévolement, c'est un acte de dévouement important au début de la guerre. Résister, c'est tout simplement refuser de saluer les officiers allemands, chanter la Marseillaise ou encore aider trois soldats français qui s'évadent de leur camp du quartier Saint-Charles à Charleville, le 21 octobre 1917 : ce sont trois jeunes filles qui les conduisent jusqu'à la frontière belge.

Didier Bigorgne et Jérémy Dupuy

Société d'Histoire des Ardennes

Sources :

- D. Bigorgne,
« La guerre des femmes
en 1914-1918 »

- Terres Ardennaises,
n° 37, décembre 1991.

- « 14-18 », numéro spécial
d'Etudes Ardennaises,
n° 36-37, janvier-juin 1964.



Convoi d'enterrement d'une jeune fille française place Ducale